

## Grand entretien avec Pierre Bergounioux

# Je n'ai pas de mot. Je gribouille

*Savoir/agir : Sociologues, nous pourrions commencer cet entretien par Pierre Bergounioux lecteur des travaux de sociologie... Quels sont les effets de cette discipline sur sa conception de la littérature ?*

Pierre Bergounioux : Ils sont considérables et, avec ça, la réciproque ne joue pas. La naissance de la science sociale a porté un préjudice potentiellement mortel à la littérature. L'essor prométhéen des forces productives, la différenciation de l'activité ont entraîné la formation d'un corps de spécialistes qui ont appliqué aux choses humaines la méthode descriptive, interprétative à laquelle on avait soumis, dès la Renaissance, les trois règnes. Pareil décalage chronologique semble tenir à ce que les sciences de la nature sont dépourvues d'effet en retour sur la vie sociale. Nous participons d'un ordre distinct. Notre destinée échappe à l'évolution naturelle. « L'homme est un animal politique ». Mais si toute société, depuis l'origine de l'histoire, est divisée entre exploités et exploités, oppresseurs et opprimés, il est de l'intérêt des premiers de maintenir dans l'ombre ou de travestir cette vérité même. Ils couvrent leur domination de divers prétextes, des origines divines, un sang spécial, bleu, jadis, aujourd'hui, des capacités « innées », un talent « naturel », qu'un

PIERRE BERGOUNIOUX, ÉCRIVAIN,  
SCULPTEUR ET PROFESSEUR DE  
LETTRES

Propos recueillis par Gérard Mauger et  
Louis Pinto

examen rationnel, scientifique dissipera comme autant de fictions intéressées, de fumées.

Quiconque se croit ou se veut écrivain ne peut plus ne pas avoir dans l'oreille les phrases assassines tombées, un jour, de la bouche des sociologues – « des petits prophètes appointés par l'État », pour Max Weber, « des petits producteurs de mythologies privées », selon Pierre Bourdieu. Nul n'est plus censé ignorer que ce qu'il est spontanément enclin à dire de la vie des gens a déjà reçu ou pourrait recevoir un désaveu éclatant. Il s'est mépris. Ce n'est pas d'eux qu'il parle mais des rapports irréflechis où il se trouve pris. La tâche d'écrire est déjà difficile, du fait de la spécificité du médium que constitue l'outil graphique. Lorsque tombe sur le papier la clarté froide, dépassionnée, irrécusable de la sociologie, l'affaire confine presque à l'impossibilité.

Vous avez porté une atteinte profonde au texte qui escortait la vie des hommes depuis l'apparition des premiers empires hydrauliques

esclavagistes en Mésopotamie. Vous revendiquez la maîtrise – la science – des significations que nous engageons dans le métier de vivre et celui d'écrire, qui peut en découler. Tel est l'inconfort, telle la crainte dans lesquels nous vivons depuis que vous avez fait intrusion dans la partie. Si nous n'avons rien à objecter, c'est que nous partageons vos prémisses ultimes. Nous sommes acquis aux axiomes et aux préceptes de la culture rationnelle dont l'Europe est le berceau. Weber, Elias, Vernant, Braudel, d'autres ont repéré ses éveils, dans la Grèce ancienne, suivi son cours obstiné, impétueux. Avec la globalisation, c'est-à-dire avec l'eupéanisation du monde, elle a gagné la terre entière.

*Savoir/agir : Est-ce que, à un moment donné, vous auriez eu la tentation, découvrant ces immenses perspectives, de pratiquer vous-même la sociologie ?*

Pierre Bergounioux : Seulement la tentation, un penchant aussitôt corrigé, contrarié par le choix que j'avais déjà fait, et qui était irréversible, d'étudier les lettres et, peut-être, en secret, de les pratiquer, de les faire servir au projet de découverte et de délivrance que j'avais non moins secrètement formé. Il était trop tard lorsque j'ai pris la mesure de ce que pouvait la science sociale. J'avais vingt ans, qui est cet âge, selon Kant, où notre horizon doit avoir été délimité. Il l'était. Mais je n'ai plus cessé, depuis lors, de me pencher sur votre épaule pour lire ce que, de votre côté, vous racontiez. Je fréquente les sociologues autant et plus que les écrivains.

*Savoir/agir : Mais la littérature, dont – si l'on en croit Wolf Lepenies –,*

*la sociologie est pour partie issue, n'est-elle pas aussi – à sa manière « beaucoup plus parlante » – un « projet de découverte et de délivrance » ?...*

Pierre Bergounioux : Est-ce que, à ce stade du mouvement historique où nous sommes parvenus, l'immense majorité de nos concitoyens, semblables, « frères humains », peut prendre une connaissance plus claire d'elle-même autrement que par le truchement de la littérature ? Le niveau d'instruction générale est à peu près celui du baccalauréat. C'est insuffisant pour entrer de plain-pied dans les travaux difficiles des sociologues. La littérature naît au deuxième millénaire avant notre ère. C'est la légende de Gilgamesh, roi d'Uruk, parti à la recherche du rameau d'immortalité au pays des Eaux-Mortelles et des Hommes-Scorpions. Dès alors et jusqu'au dix-neuvième siècle, les hommes ne peuvent se représenter ce qu'ils sont et font qu'à travers des fictions. Sous ce rapport, la littérature a été irremplaçable, unique. Mais la version qu'elle a donnée de la réalité s'est ressentie de la division du travail, de l'incapacité des acteurs – des aristocrates, des guerriers – à utiliser les ressources symboliques disponibles. Des hommes spéciaux, très souvent diminués, infirmes, souffreteux, à l'écart de la vie, de l'action, des auteurs ont rapporté ce que les autres avaient fait. Quelques exemples. Homère est aveugle, comme, plus tard, Milton, Joyce, Borges, Flaubert et Dostoïevski, qui sont exactement contemporains, épileptiques, Cervantès, Cendrars, manchots, Baudelaire, De Quincey, Michaud, la Beat Generation, opomanes, Faulkner alcoolique, Proust

asthmatique, Kafka tuberculeux... Ces hommes – les femmes sont vouées à l'insignifiance de la vie domestique, au silence – occupent une position marginale, en retrait des heures, des lieux où le réel s'invente dans « le bruit et la fureur », le travail productif, la place publique et l'assemblée, le champ de bataille. Ils écrivent en dehors des rythmes collectifs, dans la durée immobile, réversible, nocturne de la pensée.

À cette condition leur apparaissent des faits, leur deviennent perceptibles des significations qui échappent, par la force des choses, aux intéressés. Ces derniers sont engagés corps et âme dans la vie et dans l'impossibilité d'en témoigner. L'invention de l'écriture, à Sumer, vers 3 200, a induit un deuxième partage, symbolique, de l'humanité avec, d'un côté, la caste étroite, fermée des scribes, de l'autre, la masse des illettrés. C'est tardivement, avec les décrets Jules Ferry de 1880-82, dans notre pays, que cette séparation originelle a été levée. Jusqu'aux deux révolutions, industrielle, anglaise, et politique, française, qui voient triompher une classe d'origine urbaine, la bourgeoisie, c'est la noblesse terrienne qui a fait l'histoire, dominé le monde. Les Grecs partis mettre le siège sous les murs de Troie sont des propriétaires fonciers, rompus au maniement des armes mais analphabètes. Ils abandonnent le sens de leurs actes à des aèdes, des rhapsodes qui leur imprimeront la mesure, l'éclat de l'hexamètre dactylique, à quoi s'ajoutent la durabilité, l'ubiquité divines de l'écrit. Il arrache la parole au flux temporel, libère la pensée de son ancrage corporel, l'affranchit de notre condition mortelle.

Longtemps, les sociétés n'ont pas trouvé de reflet plus fidèle que celui que

les poètes, les écrivains leur tendaient.

Avec le capitalisme, la rationalisation de la production, de l'existence, de la réflexion, la science s'est emparée du monde social et la clarté qu'elle répand sur lui, ternit, quand elle ne les éclipse pas, celles dont la littérature était l'unique foyer, depuis toujours.

Les gens de ma sorte sont constamment malheureux depuis l'apparition de ceux de la vôtre. Vous nous obligez à nous défier continuellement de nous-mêmes. Vous faites peser un doute chronique sur tout ce qu'on peut dire. La chose qui nous occupe n'a peut-être d'existence qu'à nos yeux. Dans le plan général, elle est tout autre et pourrait même n'être point. Telle est la redoutable complication que l'éveil et l'essor de la sociologie ont introduite dans la littérature, qui n'en avait certainement pas besoin.

*Savoir/agir : Les sociologues ne sont pas moins que les écrivains assignés à la double séparation dont vous parlez – la condition scolastique. On ne peut que tenter de s'en affranchir mentalement par un effort de réflexivité. À cet égard, je ne vois pas pourquoi la littérature ne pourrait pas, elle aussi, être réflexive...*

Pierre Bergounioux : Oui, la littérature contemporaine diffère de ses états antérieurs par le degré supérieur de réflexivité que le cours des événements et l'apparition de langages savants lui ont imposé. Ce n'est pas tout. Ces derniers jettent, rétroactivement, une ombre désenchanteresse sur les textes passés, rognent encore la part de ceux qui survivent, d'âge en âge, à l'heure qui les avait engendrés. Non seulement notre rapport au présent s'est trouvé

modifié mais l'héritage, aussi, le legs du passé. À nos yeux dessillés éclatent des simplicités qui nous font tomber des mains le livre que sans vous, sociologues, nous lirions jusqu'au bout.

Vous me demandiez si je n'avais pas été tenté de vous rejoindre, de rallier votre confrérie. Il était trop tard pour changer mon fusil d'épaule. Si j'ai poursuivi mon chemin, c'est, ce serait, parce que, aux aliénations génériques dont j'étais équitablement pourvu, s'ajoutaient quelques privations plus particulières, étroitement localisées, cantonales qui appelaient un travail un peu singulier, marginal, homogène à ma condition.

Ce sont les groupes centraux, installés dans la puissance et l'opulence, qui occupent, à peu près exclusivement, le foyer des récits qui accompagnent la marche des sociétés historiques. Jusque dans les années soixante du siècle dernier et quelque peu au-delà, le gros de la population de ma petite patrie, c'est-à-dire la paysannerie auto-subsistante du Sud-Ouest, continuait de jargonner un dialecte occitan – un patois, un parler pataud. Je n'ai jamais croisé, du temps de mes jeunes années, un seul homme qui demandât aux livres de l'aider à vivre, pas même dans la mince fraction, instruite, de la population que constituaient les professeurs de lycée. Ils étaient – la chose ne m'est apparue qu'après – comme en extériorité interne à ce qu'ils nous enseignaient. Les conditions matérielles, géographiques, démographiques, sociales ne permettaient pas d'assimiler vraiment, de faire siens, de pratiquer, de mobiliser, pour sa propre gouverne, ces contenus de pensée en provenance des lointains.

Au nombre des intuitions immédiates, celle-ci : les livres parlent inva-

riablement de choses dont je n'ai, ni personne autour de moi, l'expérience. Les lieux, les gens auxquels ils se réfèrent nous sont étrangers tandis que la réalité prochaine, l'univers familier, n'y apparaissent jamais. De là, une précocité et douloureuse perplexité. L'explication qu'on nous livrait n'épousait pas les contours, n'éclairait pas la teneur de la vie qu'on avait.

Naturellement, j'étais incapable de m'expliquer pourquoi j'étais incapable de m'expliquer. Avec le recul, j'attribuerais les réticences que l'affaire m'a inspirées, d'emblée, à ce que les ethnographes qualifient, je crois, d'acculturation. Au lieu de quitter l'école, comme il était d'usage, à douze ou treize ans, après le certificat d'études primaires, une partie d'entre nous est entrée au lycée. Nous étions penchés, toute la journée, sur des manuels scolaires, des recueils de morceaux choisis de littérature et, à défaut d'y trouver le reflet de l'existence qu'on menait, de ses assises, de sa problématique concrète, de nos vues ou de notre absence de vues, nous ne pouvions pas ne pas constater qu'il existait une autre version de l'affaire, non seulement légitime mais plus approchée, rigoureuse, brillante, satisfaisante. Est-ce dès alors que m'est venu à l'esprit le dessein criminel de tirer dans ce registre le petit monde terne, muet qui m'était alloué ?

C'est que j'avais déjà cherché, sans le dire à personne, aux rayonnages de la bibliothèque municipale, le petit livre composé par un compatriote mort ou vif qui m'aurait dit quels, véritablement, nous étions, quoi que nous fussions. Je ne l'ai pas trouvé. J'ai d'abord supposé que j'avais mal cherché avant de me rendre à l'évidence. Le temps n'était pas encore venu. La notice explicative

était toujours dans l'encrier. Comme j'en ressentais l'extrême besoin, j'ai songé, avec une belle outrecuidance, une incroyable naïveté, à l'en tirer, plus tard.

Je percevais, obscurément, la gravité du déficit symbolique dont nous étions frappés, sur les « moins bonnes terres » de l'économie politique. Un fait retiendra sans doute l'attention des deux sociologues auxquels je m'adresse. Ma sous-préfecture natale occupait le centre d'un vide universitaire de quatre cents kilomètres de diamètre. Il fallait parcourir cinquante lieues de petites routes tortueuses ou emprunter un autorail qui marquait l'arrêt tous les cinq kilomètres, pour atteindre Clermont-Ferrand, à l'est, Bordeaux, à l'ouest, Toulouse, au sud. Paris, à cinq cents kilomètres, au nord, avait la consistance chimérique, impalpable des rêves.

Pour apprendre, il fallait rompre, par corps, avec l'endroit, le passé, dont il était une enclave à peu près inchangée, la vieille obscurité, la « simplicité champêtre » et s'en aller recueillir, au loin, sur la lèvre des doctes au parler pointu, des vérités qui nous concernaient mais exigeaient qu'on se quitte soi-même pour s'en emparer.

*Savoir/agir : Autrement dit, y a-t-il eu un effet de champ... Est-ce que tous les écrivains savent qu'il existe une science sociale ou est-ce que vous avez universalisé votre cas ?...*

Pierre Bergounioux : J'ai gaiement donné dans l'erreur que vous dites, donné un tour général à ce qui semble loin d'être la règle. Et j'en suis fâché pour ceux qui n'ont pas pris acte de ce qu'il existe deux discours récents, sur-

puissants, de part et d'autre de l'antique voix de la littérature. Le premier, c'est le matérialisme historique et dialectique, la philosophie marxiste de l'histoire. L'autre, c'est le vôtre.

La littérature s'est soudainement trouvée prise en tenaille, à un siècle et demi d'ici, entre les fulminations du prophète rhénan qui barbouille, sur un coin de table, du haut de ses vingt-neuf ans, son Manifeste – « L'histoire des sociétés, depuis les origines de l'histoire, est celle des luttes de classes » –, et le langage plus mesuré mais très incisif, serré, hautement rationnel de savants d'origine bourgeoise, d'un fils de rabbin alsacien, Émile Durkheim, ou de député au Reichstag, Max Weber. Si la sociologie a pour objectif inavoué, inavouable, de faire pièce à la théorie dont vient de s'armer le prolétariat ouvrier, c'est ce sur quoi je me garderai bien de me prononcer. La question est toutefois ouverte de savoir si une science rigoureuse de la société n'appelle pas, inévitablement, des changements tels qu'on peut les qualifier de révolutionnaires parce qu'elle dit, tout uniment, le réel, qui ne saurait demeurer sans être masqué. Bachelard : « La vérité est une erreur rectifiée ». Max Weber se donnait pour « un bourgeois conscient de l'être ». Il n'avait qu'aversion et mépris pour les dirigeants des partis ouvriers. Il l'a écrit. Avec ça, conséquent avec lui-même, avec son principe de neutralité éthique, il s'est mis à apprendre le russe, sur le tard, pour suivre les agissements des bolchéviques, après qu'ils eurent instauré le premier État socialiste de la terre. Ils occupent une bonne place dans ses Essais politiques.

Les sociologues français, jusqu'à Bourdieu non compris, sont issus de la bourgeoisie, de préférence parisienne.

La force renversante des travaux de celui-ci tient, dans une large mesure, à mes yeux, à son origine de classe. Peut-être fallait-il sortir du salariat agricole, et du Sud-Ouest, pour faire personnellement l'expérience de la domination et, s'il se pouvait, la transcender. Au principe des Héritiers, de La Reproduction, il y a certainement le métier de sociologue, une maîtrise achevée de la méthode, des instruments qui commandent l'accès au réel, le sens du vrai. Mais il y faut encore, peut-être, le décalage senti, dans l'enseignement secondaire et supérieur auxquels on vient d'accéder, premier de sa lignée, entre notre manière naturelle, originaire, de sentir, de parler et d'agir – le premier soin de Bourdieu, arrivant à Paris, a été de se défaire de son accent – et celle de l'univers lointain, fermé, exotique, ésotérique où l'on vient d'entrer.

La science sociale, dans les années cinquante, est une discipline universitaire, avec tout ce que cela implique de prudences et de réserves, de bienséance, un peu terne et subalterne, comme il aurait dit. Elle ne mène plus, alors, qu'une existence anémiée, institutionnelle, de salle de cours et de bureau, après la disparition de Halbwachs, dans les camps nazis, et de Mauss, en 1950. Une anecdote. Je demande un jour à Bourdieu qui donc enseignait pareille matière, encore, lorsqu'il menait ses premières recherches d'ethnologue, en Algérie. Il est bien resté trois secondes, lui qui avait l'esprit vif, avant de lâcher : « Georges Davy ».

Un intellectuel bourgeois est une contradiction dans les termes. Intellectuel, il est forcément d'origine bourgeoise. Parce qu'elle s'approprie le surtravail, le temps, la vie des classes laborieuses, la bourgeoisie peut, seule,

financer le loisir studieux prolongé de ses enfants. Ceux-ci, le moment venu, et par l'effet quasi mécanique de la reproduction, ne peuvent pas ne pas être tentés de penser en fonction de leur intérêt de classe, s'arrêter lorsqu'une vérité à laquelle ils touchent lui est manifestement contraire. Mais il y a, d'autre part, « la nécessité d'esprit » – la formule est de Caillois – ou encore l'injonction des Lumières, l'écho de la voix du vieux Kant – « Ose savoir ». Ils prescrivent de ne regarder à rien qu'à la nature des faits, de n'observer d'autres lois que celles de l'entendement. Leurs conséquences pratiques, pour déplaisantes ou préjudiciables qu'elles soient, ne sauraient entrer en ligne de compte. Si l'on s'y arrête, on n'aura pas été un savant. On sera resté un bourgeois.

Les sociologues ne se sont pas entièrement défaits de l'emprise que l'objet exerce sur les sujets lorsqu'ils s'y trouvent de prime abord impliqués. Quand Durkheim, par exemple, se hasarde à suggérer la restauration des corporations comme remède à des pathologies sociales dûment constatées, il m'est difficile de le suivre.

*Savoir/agir : Comme la littérature, la sociologie est un champ et elle a une histoire. Le mieux qu'on puisse en attendre c'est, de rectifications en rectifications, une vision un peu moins naïve et « intéressée » du monde social. Mais est-ce que cela ne vaut pas aussi pour la littérature ?*

Pierre Bergounioux : le seuil de tolérance à la naïveté, en littérature mais ailleurs, aussi, décroît avec le retentissement des langages puissants suscités par le mouvement historique, les luttes. Elle est consubstantielle

aux institutions, à leur clôture, autarcie, routine. L'écrivain peut céder à des modes, prêter attention aux distinctions, aux gratifications que dispensent des organismes publics ou privés, journaux, jurys, académies. Mais s'il peut briser le carcan des conventions, se libérer des conformismes auxquels nous invitent le passé, l'École, l'État, l'ordre des choses, alors il nous délivre avec lui. Il nous rend plus riches en monde (comme dirait Heidegger), augmente notre joie. Un exemple, que j'invoque souvent. C'est la première page d'À la Recherche du temps perdu. Proust raconte qu'il vient de s'endormir après avoir posé son livre et soufflé sa bougie. Il rêve qu'il poursuit sa lecture, songe qu'il serait temps de chercher le sommeil et cette pensée le réveille. J'ai lu ces lignes à seize ans, découvert, d'abord, que c'est une chose qui m'était arrivée, ensuite que, contrairement à ce que j'avais cru, elle n'était pas condamnée à rester captive des ténébreux confins où elle avait sa demeure mais pouvait affleurer, en toutes lettres, en pleine lumière, à la surface du papier et donc, enfin, que je pourrais peut-être, un jour, demander leur nom aux puissances énigmatiques que j'avais trouvés penchées sur mes éveils.

### *Savoir/agir : Et la philosophie ?*

Pierre Bergounioux : C'est une spécialité étrangère et qu'il n'est pas permis, pour cause de proximité mais par souci, aussi, du plan de généralité où s'inscrit notre petite aventure, de négliger. La philosophie est allemande. Et c'est un philosophe allemand dont on a déjà parlé, Marx, qui a rapporté la fortune qu'elle a connue, outre Rhin, à l'arriération politique du pays, à la mosaïque

de principautés, duchés en quoi il a consisté jusqu'à l'unification de l'Allemagne, sous domination prussienne, en 1871. Impuissante à agir sur la scène du monde où les Léviathan, les grands États-nations, l'Espagne, la France, l'Angleterre se disputent la suprématie, elle est réduite à penser ce que les autres font. La pensée, on le sait, naît de l'échec. C'est, selon Alexander Bain, un geste retenu, une parole ravalée.

La sensibilité allemande diffère-t-elle de la nôtre ? Celle-ci a, de toute évidence, à voir avec l'histoire, la politique. C'est dès la fin du quinzième siècle que se constitue, ici, un État centralisé qui impose ses lois, sa monnaie, ses poids et mesures, sa parlure – le dialecte francilien, le français – sur un vaste ensemble territorial intégré. On a tous présentes à l'esprit les magnifiques recherches de Norbert Elias sur la dynamique de l'Occident et la civilisation des mœurs. L'homme moderne, l'intériorité réfléchi-chissante sont les enfants de l'État. La conscience réfléchie fait écho à sa redoutable puissance.

J'établirais assez volontiers un parallèle entre le travail d'exploration accompli, à peu près simultanément, dans les couches enfouies de l'esprit, par Proust et par Husserl, chacun avec les moyens, littéraires ou philosophiques, dont il est redevable aux traditions nationales. Pour étrange qu'il paraisse, la prose compacte, compliquée, concaténée de Husserl me procure un bonheur comparable à celui que je tire de la littérature pure. Un professeur allemand, un protestant sévère, même s'il a des origines juives, un majordome stylé pousse, l'une après l'autre, pour mon ravissement infini, les portes de la demeure de sens qui est la mienne et dont je n'avais pas les clés. Je ne peux

plus douter que le monde est, du moins en partie, « une prestation subjective », « un problème égologique de caractère universel ».

*Savoir/agir : Selon vous, il n'y a rien à sauver dans la philosophie française ?*

Pierre Bergounioux : Nous n'avons que quatre philosophes, Montaigne, Descartes, Pascal et Rousseau.

*Savoir/agir : Et Malebranche !*

Pierre Bergounioux : Un élève de Descartes, qui eut lui-même pour élève Louis de Rouvroy, duc de Saint Simon et pair, ce qui explique la hauteur de vue non seulement aristocratique mais proprement philosophique de ce courtisan « au style bouillant et dur ».

*Savoir/agir : Et Bergson !*

Pierre Bergounioux : Il nous parle de la Sorbonne, à tous les sens de l'ex-pression alors que Montaigne, à mes yeux, supporte l'épreuve du plein air. Il s'est frotté aux atrocités de la guerre civile, aux embarras des affaires de la mairie de Bordeaux. Descartes, quant à lui, parcourt le monde cavalièrement, à cheval, et Rousseau, bas plébéien, à pied.

On ne sait trop, lorsqu'on ouvre un philosophe français, à quoi, exactement, on a affaire. Serait-ce pas de la littérature ? Il parle, comme elle, tout près de la vie. Descartes, dans l'une de ses Méditations, semble occupé à triturer un petit morceau de cire. On sourit, avant de s'aviser, très vite, qu'il lui sert à asseoir le deuxième pilier de son système, à poser la catégorie de l'étendue, pas moins.

La culture dominante, littéraire qui est la nôtre, infiltre, colore les pensées les plus vastes et abstraites, les plus fondamentales que l'on puisse former.

*Savoir/agir : Comment définiriez-vous ce que vous avez fait ?*

Pierre Bergounioux : Je n'ai pas de mot. Je gribouille. Pour les mêmes raisons historiques profondes que j'ai invoquées à propos de la philosophie, des États-nations européens, les provinciaux de mon espèce se trouvaient depuis toujours réduits à la triste nécessité de s'en remettre sur des tiers du soin de savoir ce qu'ils étaient. Et ce pour-autrui énorme, en l'absence de conscience propre, de pour-soi, était inévitablement dénigrant. C'est l'« escolier lymozin » du chapitre six de Pantagruel, Monsieur de Pourceaugnac, « gentilhomme de Limoges », de Molière... Si l'axiome de la philosophie de l'histoire est que la totalité du passé est présente dans les structures du monde matériel et les structures mentales des agents qui font l'histoire, j'ai intériorisé celle de ma petite patrie. Je suis le point d'application momentané d'un passé de misère et de silence. « Les générations mortes pèsent sur le cerveau des vivants ». Je n'avais pas qualité pour, vocation, à émettre de jugement public, à publier des jugements. D'autres détenaient, exclusivement, pareil pouvoir et, comme ils vivaient au loin, le dernier de leurs soucis était de nous éclairer sur ce qui nous arrivait, ou pas, dans notre vague contrée. Nous étions sevrés du texte qui, virtuellement, accompagne, éclaire, infléchit la vie des sociétés. Je sentais l'étendue, la cruauté de notre disgrâce. J'étais prêt à l'envisager, à essayer le dépit, l'humili-



liation qui accompagneraient sa découverte, sa reconnaissance. Mais, je l'ai dit, la notice, quand j'ai tenté, à mon tour, l'aventure, demeurait impubliée.

Cette histoire longue contamine l'idée que je me fais de ce que je fabrique lorsque je suis courbé, le crayon à la main, sur mon papier. Le développement inégal a empêché mes devanciers de démêler ce qui se passait et les concernait – Wittgenstein : « Le monde, c'est ce qui arrive » – quand c'était le moment, le leur. Les arriérés se sont accumulés, le retard aggravé. Je suis vivant, je crois, et j'ai encore vu travailler les bêtes, les bœufs virgiliens sous le joug, entendu parler partout patois, côtoyé des dénuements qu'on n'imagine plus. Formellement, je suis du milieu du siècle dernier, dans les faits, du dix-neuvième, de l'Ancien Régime, des temps mérovingiens. Il m'a fallu parcourir à marche forcée, en brûlant les étapes, les âges entassés que la lumière de leur temps n'avait pas atteints, percer les épaisseurs d'un passé irrévolo pour rallier le présent. Nos gestes, nos pensées accusent l'emprise du milieu, notre rapport à la tâche, l'évidence, la facilité relative d'une longue habitude ou la gaucherie, l'incertitude grande de l'absolue nouveauté. Dans les années 1880, un ouvrier agricole, dans ma campagne, est payé cinquante centimes par jour. Mais il est nourri et logé, habituellement dans la bergerie. Il lui faudra transpirer huit jours pour se procurer un roman d'Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque* ou *Les Dieux ont soif*, qui coûte quatre francs. Mais cette dépense lui a été épargnée. Il ne parlait que l'occitan et il était illettré.

Je regarde avec un vieux ressentiment de gueux, de croquant, une certaine figure de l'écrivain, imperceptible-

ment distraite ou un peu ostensiblement étrangère au monde profane et à ses habitants, décoiffée par « les orages désirés » et peinte par Girodet ou prenant des poses, de Barbey d'Aurevilly à Montherlant en passant par Barrès, Malraux et d'autres, encore, du même tonneau et qu'il est superflu de nommer. Des gens installés dans l'aisance et les beaux quartiers de la capitale, exempts des soucis ordinaires et qui peuvent faire un cas infini de choses infimes, écrire des romans psychologiques, des fables héroïques qui m'excluent, et tant d'autres, purement et simplement.

### *Savoir/agir : Montaigne et Proust...*

Pierre Bergounioux : Il peut arriver qu'un hobereau périgourdin ou un rejeton de la banque parisienne et de la Faculté de médecine surmontent la somme des préjugés associés à leur condition sociale, répondent à la nécessité d'esprit qui le dispute à l'intérêt de classe. Ce que je dis là paraît relever du pire idéalisme – la détermination par le concept. À moins qu'on n'admette que le déterminisme économique, lorsqu'il est extrêmement avantageux, procure à ses bénéficiaires la possibilité, la liberté de faire droit à des pensées qui, en première instance, leur sont étrangères, opposées. Peut-être est-il permis, sous certaines conditions, très rares – mais les très grands écrivains sont en petit nombre –, de passer outre à tout et de dire l'impensable. Vous avez mentionné Montaigne. C'est un noble, un riche propriétaire foncier, le premier magistrat de Bordeaux, un homme supérieurement cultivé, aussi exquisément raffiné qu'on peut l'être sous la Renaissance. C'est pourquoi, sans doute, il regarde autrement que

ses compatriotes, moins savants et réfléchis, moins confortablement lotis, les trois Tupi Guarani qu'on vient de débarquer au Havre. Il décèle, aussitôt, que ceux-ci ne conçoivent de rapports entre eux – donc politiques – qu'égalitaires quand il ne lui échappe pas que les uns, ici, dont il est, regorgent de richesses tandis que les autres meurent de faim à leur porte. Et, comme il a pris une certaine distance vis-à-vis de lui-même et, par extension, des usages et procédés régnants, il peut même feindre d'y revenir pour mieux s'en détacher. « Mais, conclut-il à propos de ces cannibales, ils ne portent point de haut-de-chausse ».

Ceux qui, d'âge en âge, confisquent à leur profit le surproduit, peuvent, seuls, donner son plein épanouissement à leur humanité, s'élever à ce degré de discernement dont La Bruyère disait déjà que « juste après viennent les diamants et les perles ».

*Savoir/agir : Je reviens à votre travail... Il me semble qu'on peut y voir une tentative de restituer un peu de la vérité de ce monde muet ou « parlé par d'autres », comme dit Bourdieu, et un effort pour comprendre ce qui s'est passé.*

Pierre Bergounioux : Oui, c'est un peu à un travail d'historien que je m'adonnerais, mais peu sûr, préscientifique, passablement mystique, comme, autrefois, Michelet descendant au royaume des morts, la verge d'or à la main, pour faire résonner la parole de ceux qui ne l'avaient eue jamais. Il se jugeait investi de la mission de les faire accéder à leur sens pour trouver la paix. Plus sérieusement, je me suis intéressé aux recherches de la psycho-

logue russe Bluma Zeigarnik sur la persistance mémorielle de ce qui n'a pas trouvé son accomplissement. J'ai été durablement scolarisé. J'ai vérifié, comme l'avance et le soutient Jack Goody, que la découverte de l'écriture est l'événement le plus important de l'aventure humaine. Je l'ai fait servir à chasser du « pays de mon âme » ces ennemis immémoriaux que sont l'ignorance et l'oubli.

La reconquête s'applique encore à ces êtres de nous-même, le garçonnet interdit, l'adolescent effaré qui, dominés par les circonstances, dépassés par l'événement, demandent tout bas à l'adulte qu'ils deviendront de dissiper les énigmes auxquelles ils se heurtent lorsqu'il aura l'explication, si bien sûr il l'obtient. Je pense à la célèbre formule de Freud : « Là où c'était, je dois advenir ». Des faits se sont produits, qui excédaient notre compréhension. Rien ne se perd. Chacun de nos instants est la somme ou la résultante de tous les précédents et le besoin de raison suffisante, qui est inhérent à notre culture, ne nous laisse ni répit ni cesse qu'il n'ait été satisfait.

Lorsque l'éventualité d'entendre quelque chose à l'affaire s'est dessinée, vers dix-sept ans, j'ai résolu d'y employer le restant de mon âge, heureux si, à la dernière extrémité, je pouvais en deviner le fin mot. J'aurais préféré qu'un tiers s'en charge. Il m'aurait suffi de tendre la main pour en prendre connaissance. Mais la petite liasse de feuillets qui m'a été communiquée était désespérément vierge et c'est à cause de ça que j'aurai passé ma vie à gribouiller.

*Savoir/agir : À écrire, mais aussi à enseigner...*

Pierre Bergounioux : Quarante années d'enseignement, l'accomplissement différé du souhait qu'avaient formé des grands-parents que je n'ai pas connus et que la noirceur des temps, du leur, n'a pas permis à mon père d'exaucer. En vertu de la loi de conservation de l'énergie (sociale), ça m'est tombé dessus, le moment venu, et comme j'y avais été préparé, j'ai regardé le choix, l'exercice de ce métier comme une vocation. Je me rappelle l'enthousiasme avec lequel j'ai poussé, à vingt-cinq ans, la porte de la classe. Au-delà des réels élèves qui me faisaient face, c'est aussi au gamin déçu, dépité que j'avais été, que s'adressait le professeur que j'étais devenu. J'étais un militant politique. Je ne me berçais pas d'illusions. J'avais lu Rapport pédagogique et communication, Les Héritiers. J'ai vérifié, immédiatement, l'incidence de l'origine sociale sur les performances scolaires, participé, à mon corps défendant, à la consécration des privilèges. J'ai tenté, dans toute la mesure du possible, d'atténuer la brutalité des verdicts scolaires, la stigmatisation dont nous frappons, au stylo rouge, les mauvais élèves, c'est-à-dire les enfants des classes populaires. Il a pu m'arriver, dans le feu de l'action, de renverser quelques-unes des barrières qui en limitent la portée. Des élèves que tout prédestinait à ne pas comprendre, à ne pas m'entendre, se sont pris au jeu, ont découvert que « c'est d'eux qu'il était question dans la fable », pour parler comme le vieil Horace. Ce restant de grands bonheurs qui éclairent ma longue carrière. Quant à ceux que j'ai tenté de tirer à moi, d'ouvrir à eux-mêmes, sans succès, la sociologie de l'éducation m'a appris que c'est ce qui, avec la meilleure volonté, ne se pouvait pas. Dans le cas contraire, ç'aurait été

l'égalité effective des chances, la fin de l'injustice et telle n'a jamais été, bien au contraire, la contribution qu'on attend du système éducatif, dans une société de classes. ■